

MÉDIAS ÉDUCATIFS

Les « youtubeurs », de nouveaux pédagogues ?

Des vidéastes étaient présents en nombre cette année au Salon de l'éducation. Passionnés par la découverte et la transmission, ils conçoivent et publient des vidéos en ligne à visée éducative ou pédagogique. Décryptage de leurs motivations et objectifs.

Le 17 novembre 2016, des « youtubeurs » français ont fait le déplacement au Salon de l'éducation pour participer à une grande table ronde sur l'impact des vidéos de vulgarisation sur le petit monde de l'enseignement : « Les vidéastes sur le Web bouleversent-ils l'enseignement ? » Il y avait le vulgarisateur scientifique à succès Bruce Benamran (e-penser), l'avocate Éloïse Wagner (911 Avocat), la docteure en biologie Tania Louis (Biologie Tout Compris), mais aussi Natacha (NaRt), Nawel (Miss Book), Pierrot et Redeck (Le Mock), Cécile et François (Pallas Athéné), et enfin Julien Ménielle et Manon Champier, qui officient respectivement pour les chaînes Dans ton corps et C'est une autre histoire (lire ci-contre).

Qui sont-ils ? Tous ont en commun un domaine de compétence et le goût de la recherche. Tous sont aussi de très bons orateurs. Et tous se sont taillé une solide réputation de vulgarisateurs et de passeurs de savoirs dans leurs domaines, avec à leur actif la publication de centaines de vidéos ayant généré des dizaines de milliers de vues sur YouTube. La plupart sont d'ailleurs regardées de près par des conférenciers plus « vieille école », soucieux d'utiliser les vidéos pour « démultiplier leurs efforts ». « Chacun ici touche des milliers de personnes avec chacune de ses vidéos », relève l'astrophysicien Roland Lehoucq, venu participer à la table ronde. « Pour ma part, j'ai calculé qu'avec mes 60 conférences annuelles, je ne touche "que" un auditoire d'environ 6 000 personnes par an en moyenne... »

Les youtubeurs (eux préfèrent se définir comme des « vidéastes », qui utilisent YouTube comme un canal et pourraient en changer si l'occasion se présente) ont des motivations variées. Mais tordons tout de suite le cou à une idée reçue : aucun ne le fait pour l'argent. Malgré leurs succès d'estime, les vidéos qu'ils produisent enregistrent des audiences modestes au regard de celles qui sont mises en ligne par des humoristes ou des « gamers »... Et elles génèrent donc de très faibles revenus publicitaires. Le plus célèbre des vulgarisateurs, Bruce Benamran, revendique des gains « bruts » de plusieurs milliers d'euros par mois liés à la publicité et au mécénat (entre 3 000 et 5 000 euros). « C'est confortable, je ne vais pas dire le contraire, mais ce n'est pas énorme et ce n'est pas pérenne » (il

ne faut que quelques semaines pour passer de la célébrité aux oubliettes sur YouTube).

DES ASTUCES ET DE L'HUMOUR

En termes de style, la plupart utilisent l'humour pour faire passer leurs messages. Mais chacun a ses petits « trucs » de vulgarisateur bien à lui. « Il faut bien comprendre que l'on peut à la fois être une sommité dans son domaine et un très mauvais vulgarisateur », rappelle Bruce Benamran. « La vulgarisation est un métier en soi, qui s'appuie sur plusieurs outils pour expliquer les choses. Certains utilisent l'humour... Mais d'autres emploient des maquettes ou des illustrations... L'important est toujours d'éveiller la curiosité pour que les spectateurs aient envie d'en savoir plus. » Pour captiver son audience, lui « raconte et explique les choses qui l'éclatent comme il le ferait avec ses amis, dans la vraie vie ». Il s'emploie aussi souvent à prendre comme point de départ « un préjugé répandu » pour ensuite le démonter et en expliquer les limites – arguments à l'appui.

En tant qu'avocate, Éloïse Wagner essaie pour sa part « d'avoir dans les vidéos une approche du droit rigolote » et de se « détacher autant que possible du langage juridique, plutôt austère ». Quant à Tania Louis et Julien Ménielle, scientifiques pur jus, ils multiplient les comparaisons et les analogies amusantes : la première a récemment utilisé un sac de couchage pour présenter les grands principes de l'ADN à son auditoire, et le second est coutumier des comparaisons avec des œuvres culturelles qu'il apprécie (tirées du cinéma ou de l'univers des séries, par exemple).

À VISIONNER CHEZ SOI PLUTÔT QU'À L'ÉCOLE

Cette liberté de ton fait le charme des vidéos mais elle les rend aussi inutilisables dans un cours classique, si l'on en croit Redeck (Le Mock) : « Je suis enseignant et je ne peux pas utiliser mes propres vidéos dans mes cours. Nos vidéos sont conçues pour que les gens les regardent chez eux et nous utilisons un registre de langage familier, voire même un peu vulgaire, qui n'est pas du tout celui de l'école. Les codes ne sont pas du tout les mêmes. » Même son de cloche pour son acolyte Pierrot, qui précise toutefois qu'il ne « faut jamais prendre les spectateurs pour des idiots. On sait bien que ce n'est pas



Nawel, Miss Book



Bruce Benamran lors du Salon de l'éducation

parce qu'on utilise des mots vulgaires que les ados nous écouteront avec plus d'attention ! ».

Reste enfin à « sourcer » les informations pour que les spectateurs puissent vérifier par eux-mêmes les dires du présentateur. La démarche, forcément chronophage, n'est pas systématique pour Bruce, Julien et Manon. Elle l'est davantage pour Tania Louis, qui rappelle qu'il « ne faut jamais prendre pour argent comptant ce que dit une personne » et que de nouveaux collectifs (Vidéo Science ou la Vidéo-thèque d'Alexandrie...) ont été créés pour faire un premier tri parmi la multitude de vidéos de vulgarisation diffusées en ligne (ils ne relaient que des vidéos *a priori* sérieuses sur leurs plates-formes). Elle l'est aussi pour Éloïse Wagner, qui s'efforce de citer dans ses vidéos les articles du Code civil ou les textes en lien avec la propriété intellectuelle, ou pour Natacha (NaRt), qui n'hésite pas à renvoyer le spectateur vers les vidéos de ses « concurrents ». « D'un point de vue purement commercial, c'est idiot, s'amuse-t-elle. Mais d'un point de vue éthique, cela me permet d'inviter le spectateur à croiser ses sources. Il y a autant de méthodes de vulgarisation que de vulgarisateurs et chacun peut ainsi se faire une idée sur nos différentes façons d'aborder un sujet ! »

• Christophe Dutheil

À DÉCOUVRIR

LES CHÂÎNES À SUIVRE SUR YOUTUBE

911 Avocat : émission de vulgarisation juridique

Biologie Tout Compris : chaîne de médiation scientifique dédiée à la biologie

C'est une autre histoire : émissions parlant (autrement) d'histoire

e-penser : chaîne de vulgarisation scientifique

Le Mock : émission de critiques de la littérature classique française

Miss Book : chaîne de divertissement littéraire

NaRt et Pallas Athéné : chaînes de vulgarisation de l'histoire de l'art

« Les vidéos ne se substituent pas aux cours »

Après une expérience de trois ans en tant que professeur des écoles, l'historienne Manon Champier prépare une thèse de doctorat sur la « réception de l'Antiquité » au XIX^e siècle. Dans son temps libre, elle devient Manon Bril (son pseudo) et présente des émissions de vulgarisation sur une chaîne YouTube, baptisée « C'est une autre histoire ».

Les Idées en mouvement :
Quand et pourquoi avez-vous eu l'idée de créer la chaîne « C'est une autre histoire » ?

Manon Champier :
Tout est parti de deux expériences personnelles. En 2015, j'ai eu l'occasion de participer au concours « Ma thèse en 180 secondes », qui est organisé par le CNRS et s'adresse aux doctorants. Chacun devait pré-

senter en trois minutes son sujet de recherche au grand public. J'ai trouvé l'expérience intéressante et obtenu le prix du public lors de la finale régionale. Un peu plus tard, j'ai réalisé avec un ami une petite vidéo sur l'histoire de la ville de Toulouse, où j'habite. À cette époque, nous voulions juste essayer la vidéo et nous avons été un peu surpris par le succès de notre production, qui a un

peu « buzzé » sur le Web français. J'en ai retenu qu'il pouvait y avoir un public sur Internet pour des vidéos de vulgarisation portant sur des thématiques très sérieuses.

Quels publics vise

« C'est une autre histoire » ?

Je n'ai pas réfléchi aux cibles que je souhaitais viser avant de me lancer. En fait, je fais ce que j'ai envie de faire. Ce qui explique sans doute pourquoi je touche un public qui appartient en grande majorité à la même tranche d'âge que moi (18-35 ans).

En tant que présentatrice, vous adoptez en général un ton très léger, en phase avec les codes du Web...

Là aussi, ce n'est pas forcément hyper-réfléchi. En tant qu'universitaire, je passe beaucoup de temps à faire

des communications et à écrire des articles académiques. Sur YouTube, je peux au contraire me lâcher et parler comme j'en ai envie, sans mettre les formes. J'essaie de faire en sorte que le fond reste toujours sérieux et de m'appuyer sur des sources documentées. Mais la forme m'appartient et je ne m'interdis jamais de faire de l'humour pour rendre les contenus accessibles.

Quels retours avez-vous eus de la part de vos pairs (historiens et chercheurs) ?

La vulgarisation n'est pas toujours bien vue dans le monde académique et je sens bien que mes confrères les plus conservateurs ne perçoivent pas l'intérêt de ces vidéos. Mais dans l'ensemble, j'ai des retours très positifs. Il m'est même arrivé, par exemple, que des collègues me proposent

d'intervenir dans des TD visant à former les étudiants sur des thématiques liées à la vulgarisation.

Quid des enseignants ?

Pour avoir moi-même enseigné, je suis consciente qu'il ne suffit pas de regarder une vidéo pour s'appropriier un sujet et apprendre des choses. Tout va trop vite et les contenus ne sont pas « intégrés » dans des séquences, comme ils le seraient dans un cours. Mes vidéos ne sont pas construites pour être des cours et n'ont pas vocation à le devenir. Elles ont pour principal objectif de piquer la curiosité de personnes qui peinent à s'approprier une discipline généralement considérée comme austère et élitiste.

J'ai par exemple un format de vidéos « relooking pédagogique », qui permet



Manon Champier, C'est une autre histoire

de dresser le portrait d'une grande figure de la mythologie gréco-romaine, et un autre avec lequel j'accompagne le spectateur dans la découverte d'une œuvre (« Tu vois le tableau »).

Comment trouvez-vous vos sujets ?

Encore étudiante, je me cantonne à des thèmes qui m'intéressent pour ma thèse et me demandent assez peu de recherches annexes. Plus

tard, j'espère pouvoir aborder des sujets plus diversifiés et m'aventurer vers des périodes que je ne connais pas.

• **Propos recueillis par C. D.**

« Le plus de la vidéo ? Éveiller la curiosité »

Julien Ménielle, présentateur en blouse blanche de la chaîne « Dans ton corps », a fait ses armes dans les hôpitaux (et dans les médias) avant de se lancer dans le tournage de vidéos sur la santé et le corps humain.

Les Idées en mouvement : Que faisiez-vous avant de vous consacrer à temps plein à la présentation de programmes de vulgarisation scientifique ?

Julien Ménielle : J'ai commencé ma vie professionnelle comme infirmier d'État, pendant 10 ans. Ensuite, je me suis réorienté et je suis devenu journaliste pour le journal *20 Minutes* : ayant débuté comme stagiaire, je suis ensuite devenu rédacteur en chef adjoint du Web, puis du magazine papier et enfin en charge de la vidéo. J'ai quitté cet emploi en janvier 2016, décidé à faire ce que j'avais toujours eu envie de faire : de la vidéo... des vidéos qui me ressemblent, sans que celles-ci soient le résultat de commandes.



Julien Ménielle, Dans ton corps

Quand avez-vous lancé « Dans ton corps » ? Êtes-vous satisfait des résultats ?

L'idée me trottait dans la tête depuis un certain temps mais je n'ai vraiment commencé à m'y consacrer qu'en début d'année 2016, après mon départ de *20 Minutes*. La première vidéo a été mise en ligne en avril et l'accueil a été très bon. Mais je dois reconnaître que j'ai pu initialement compter sur mon réseau de contacts, et quelques « célébrités » (toutes proportions gardées) pour m'aider à faire connaître l'existence de ma chaîne. J'ai aussi la chance d'être soutenu dans ma tâche par le réseau publicitaire Mixicom, qui travaille avec plusieurs pointures du Web, comme Cyprien et Norman. Cela m'a permis d'être dès le départ entouré de vrais pros pour le montage ou les créations graphiques. Je peux ainsi me concentrer à 100 % sur l'écriture et la présentation des sujets.

Comment définissez-vous « Dans ton corps » ?

Je ne me définis pas forcément comme un youtubeur scientifique. En tant qu'infirmier de formation, je considère que mon secteur, c'est la santé. Ce qui nécessite des connaissances sur l'anatomie, la physiologie ou les pathologies. Mes vidéos relèvent autant du divertissement que de la pédagogie (je ne sais d'ailleurs pas dans quel ordre je dois mettre ces termes !). Selon moi, ces deux dimensions sont capitales et complémentaires. On peut rigoler et aussi apprendre plein de choses. D'un point de vue strictement personnel, je pense que cela correspond aussi assez bien à ma personnalité. Je sais que je ne serais pas très bon si je restais très sérieux sur la forme. Mais pour tout dire, je n'écarte pas totalement l'idée de faire un jour du « tout divertissement » ou du « tout pédagogique ».

Où trouvez-vous vos idées ?

J'ai un document Word dans lequel je stocke toutes les idées qui me passent par la tête et qui pourraient éventuellement être creusées à l'avenir. Je reçois aussi pas mal de questions de la part des spectateurs, qui postent des commentaires en dessous des vidéos ou bien m'interpellent sur Twitter, sur Facebook ou par e-mail... J'ai ainsi mis de côté une bonne liste de pistes de sujets pour les mois et années à venir.

La santé étant un sujet sérieux et sensible, quelles sont vos limites ?

Pour l'instant, je me sens très libre dans ce que je fais et je n'ai pas de craintes spécifiques. L'objectif est effectivement de dédramatiser des sujets qui sont souvent très lourds – le cancer, la coloscopie... La difficulté pour moi consiste à ne pas jargonner et à trouver les mots qui vont permettre d'expliquer à tout un chacun un sujet complexe. Il me faut aussi identifier les notions qui sont maîtrisées par tous et qui feront donc peut-être marrer les spectateurs. Je ne m'interdis rien et j'estime qu'il est possible de rire de toutes les maladies. Ma seule limite concerne les malades eux-mêmes, évidemment. Je suis très vigilant à ce que l'on ne puisse jamais penser que je me moque des malades.

“ **Mon objectif : dédramatiser des sujets qui sont souvent très lourds.** ”

Comment les enseignants voient-ils votre travail ?

Certains m'ont interpellé pour me demander l'autorisation de diffuser une vidéo à une classe : ils étaient enseignants en classe scientifique ou bien souhaitaient diffuser une vidéo dans une maison d'arrêt... J'apprécie énormément d'avoir ce type de retours et j'ai évidemment accepté. Mes vidéos ne sont pas des cours et ne sont pas là pour se substituer aux enseignements classiques : elles peuvent au mieux être utilisées comme un support pédagogique. Mais j'estime que leur valeur tient à leur capacité à éveiller la curiosité.

• **Propos recueillis par C. D.**